

CHAPITRE 2

Le petit garçon aveugle

De nos jours, les enfants aveugles vont à l'école. Ils apprennent à lire et à écrire. Ils peuvent faire beaucoup de choses comme les autres enfants et, quand ils sont grands, ils exercent toutes sortes de métiers.

Cela n'a pas toujours été ainsi. Au début du XIXe siècle, à l'époque où Louis Braille était petit, les enfants aveugles n'allaient presque jamais à l'école. Livrés à eux-mêmes, ils n'apprenaient ni à lire ni à écrire.

Une fois adultes, leur sort ne s'améliorait pas. Le travail était rare pour les aveugles. Certains d'entre eux, telles des bêtes de somme, étaient employés à tirer de lourdes charges. D'autres remplissaient les chaudières dans des usines. Mais l'immense majorité d'entre eux était réduite à mendier.

Les mendiants aveugles étaient nombreux au temps de Louis Braille. On les voyait aux coins des rues, le long des routes de campagne, vêtus de haillons. Ils dormaient au hasard des jardins publics et des porches d'église. Parfois, ils parvenaient à réunir assez d'argent pour se payer un repas, mais souvent ils se nourrissaient de déchets et, plus souvent encore, ils restaient l'estomac vide - en espérant des jours meilleurs.

Coupry n'était pas une grande ville, mais elle avait son mendiant aveugle. Il était arrivé un jour, on ne savait trop d'où, et s'en irait probablement comme il était venu.

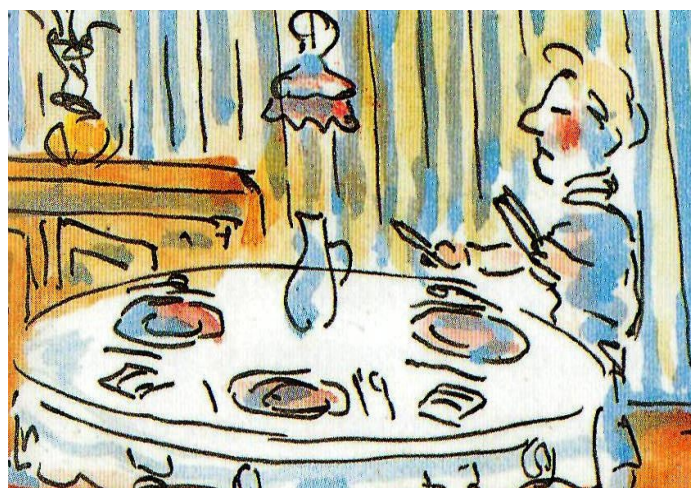
Les Braille voulaient être sûrs que cela n'arriverait jamais à leurs fils. Ils voulaient que Louis soit aussi heureux que possible.

Au début ce ne fut pas facile. Pauvre Louis. Toute sa vie avait été chamboulée. Il se cognait partout et ses parents avaient sans cesse envie de lui crier : « Attention ! Méfie-toi ! Arrête ! » La plupart du temps, ils ne le faisaient pas. Ils souffraient de le voir se faire mal, mais ils voulaient qu'il parvienne à se débrouiller seul, qu'il ne grandisse pas comme d'autres enfants aveugles - trop effrayés pour bouger.

Il aurait été facile de gâter Louis. Tout le monde avait pitié de lui. Mais sa mère et son père souhaitaient qu'il vive comme tout le monde, dans la mesure du possible, donc ils le traitaient comme tout le monde - dans la mesure du possible.

Louis était aveugle, mais il n'en avait pas moins des tâches à accomplir. Son père lui apprit comment polir le cuir avec du cirage et un chiffon doux. Louis ne voyait pas le cuir devenir brillant, mais il le sentait s'adoucir, jusqu'à ce que ses doigts lui disent que le travail était terminé. Puis Simon fit faire à son fils des franges de cuir qui, joliment colorées, servaient d'ornement aux harnais.

Dans la maison, Louis aidait sa mère. Il mettait la table et savait très exactement où poser les assiettes, les verres et les plats. Tous les matins, il allait au puits remplir un seau d'eau. Le seau était lourd, et le sentier rocailleux.



Parfois, Louis tombait et l'eau s'échappait. Persévérant, il retournait alors au puits pour remplir à nouveau son seau.

Ensuite, Simon Braille fit une canne pour son fils. Une longue canne pointue. Louis apprit à balancer sa canne devant lui en marchant ; et quand la canne heurtait quelque chose, il savait qu'il fallait faire un détour.

Parfois, Louis sentait qu'il s'approchait d'un obstacle - un mur, une clôture, une porte - sans même avoir utilisé sa canne. C'est en chantant qu'il s'en rendait compte. « Quand je chante, je vois mon chemin bien mieux », aimait-il à dire.

Il avait tout simplement appris à faire ce que les chauves-souris font instinctivement. Presque aveugles, les chauves-souris peuvent voler dans l'obscurité la plus complète sans jamais rien heurter. Pour cela, elles se servent du son. Quand elles volent, elles émettent des sons aigus ; si ces cris rencontrent quelque obstacle solide, un faible écho leur en revient, leur indiquant qu'il est nécessaire de changer de direction. Si le champ est libre, les sons se perdent dans le vide. Louis était en train d'utiliser le même système.

Le jeune garçon apprenait de plus en plus de choses. Il s'enhardissait, le son de sa canne - tap, tap, tap - s'entendait de plus en plus dans les rues pavées de Coupvray. Parfois, il se perdait, mais cela devenait rare. Louis apprenait à vivre par signes.

Il savait qu'il était près de la boulangerie en sentant la chaleur du four et les odeurs appétissantes du pain. Il pouvait désigner toutes sortes de choses par leur forme et par le toucher. Mais le plus important restait les sons.

Le tintement que faisait la cloche de la vieille église, l'aboiement du chien des voisins, le chant du merle sur un arbre proche, le gargouillis du ruisseau. Cet univers de bruits lui racontait tout ce qu'il ne pouvait voir.

Louis aimait tout particulièrement rester assis sur les marches devant la maison et appeler par leur nom les passants. Il ne se trompait presque jamais. Comment pouvait-il distinguer autant de personnes différentes, lui demandait-on souvent.

— C'est très facile, disait-il.

Une charrette à deux roues ne fait pas le même bruit qu'un chariot à quatre roues, et le clic-clac d'un attelage de chevaux est différent du boum-boum d'une paire de bœufs.

Les gens aussi avaient leurs sons. Une personne toussait d'une voix grave, une autre avait l'habitude de siffloter entre ses dents, une autre encore claudiquait légèrement.

— Ne voyez-vous pas, disait Louis, tous ces détails qui distinguent les gens - si seulement on y prête attention ?